

et d'autres mauvaises herbes ; qui n'ont pas le moyen d'acheter ailleurs et qui ont assez de patriotisme pour ne pas vouloir émigrer. Or, c'est précisément à cette classe de nos cultivateurs, la plus nombreuse et la plus à plaindre, qu'il convient de porter secours d'abord, en démontrant par des *faits*, par des *résultats* que chacun peut constater de ses propres yeux, qu'il n'y a pas lieu de désespérer ; qu'on peut, par une culture raisonnée, transformer une *mauvaise* terre en une *bonne* ; et cela, non point en la "semant de piastres", mais en employant des méthodes à la portée de tout le monde.

Voilà donc la démonstration pratique qu'il nous faut *avant tout*.

En toutes choses il faut commencer par la base, par le commencement. Montrons d'abord à nos compatriotes qu'il y a pour les moins fortunés parmi eux, moyen de vivre convenablement sur nos terres les plus légères et les plus appauvries. Ensuite, nous pourrons faire avec avantage de la haute science agricole.

Les terres légères et appauvries sont celles qui dominent dans notre province : occupons-nous en donc sérieusement, on premier lieu.

Dans la partie de la province qui reste à défricher, n'est-ce pas encore le sol léger qui l'emporte de beaucoup, en étendue, sur la terre forte ? Si ces terres nouvelles sont livrées à une culture routinière et épuisante elles seront bientôt ruinées comme sont déjà tant de nos vieilles paroisses.

Cette nécessité d'étudier surtout les besoins de la culture des terres légères s'impose à tout esprit réfléchi. La ferme attachée au célèbre collège de Guelph, dans la province d'Ontario, n'est pas située dans un terrain argileux ou d'alluvion. Voici ce que nous lisons dans le rapport que vient de soumettre la commission nommée par le cabinet provincial pour étudier les besoins de l'agriculture dans notre province :

"La ferme du collège de Guelph occupe une étendue de 550, acres dont 50 en bois. Le terrain est de qualité variée, mais *généralement sablonneux*."

Le sable, c'est toujours le sable, à Guelph comme ailleurs. Et puisque la province sour n'a pas crain d'établir sa grande ferme modèle, qui coûte des sommes fabuleuses, dans un terrain *généralement sablonneux*, nous n'avons pas lieu de voir d'un mauvais œil la tentative de M. Barnard. Au contraire, il faut reconnaître, si l'on veut être de bonne foi, que les efforts couronnés de succès qu'il a faits pour démontrer que l'on peut cultiver avec avantage les terres en apparence ruinées, offrent beaucoup plus d'intérêt à nos populations, en général, que tous les essais que l'on pourrait tenter sur des terres riches.

Du reste, il ne faut pas s'imaginer que la terre de M. Barnard soit entièrement sablonneuse. Comme le dit le mémoire du congrès des cercles agricoles, le sol est de diverses qualités. Le long du Saint Maurice, par exemple, on trouve une étendue considérable de terre glaise pure, trop ure même ; car il faudrait y mêler du sable et d'autres amendements pour la rendre tout à fait propre à la culture : ce qui d'ail leurs peut très facilement se faire.

On a voulu trouver que la terre de M. Barnard est un banc de sable ; c'est pour, où l'on a écrit quelque part que même cette partie argileuse "renferme cependant beaucoup de sable". Sans être chimiste agricole, nous connaissons la différence entre la glaise et le sable, qui ne se ressemblent guère, du reste. Or n'importe qui peut constater que cette partie du terrain de M. Barnard ne renferme pas assez de sable pour faire de la brique !

Sur la ferme de M. Barnard il y a une très grande étendue de terre noire, de véritable terreau. Les 200 arpents additionnels dont parle le mémoire sont de même nature. Ce terrain serait très facile à égoutter, car le plateau où se trouve cette espèce de savane est à deux cents pieds au-dessus du niveau

de la rivière Saint-Maurice. Un canal relativement peu considérable et peu coûteux rendrait propre à la culture, non seulement toute cette partie de la ferme de M. Barnard et les deux cents arpents additionnels, mais une très grande superficie, plusieurs milles carrés, toute une paroisse, enfin. Ce territoire, aujourd'hui perdu, mais si facile à rendre extrêmement fertile, se trouve entre la Pointe du Lac et les Forges du Saint-Maurice, c'est-à-dire aux portes de la ville des Trois-Rivières. Et l'on ne fait rien pour l'égoutter ! Pourtant le drainage de cette savane aurait le double avantage de rendre une vaste étendue de terre riche à la culture et d'améliorer singulièrement le climat des paroisses voisines : car il est indubitable que cet immense marais produit des gelées blanches, le printemps et l'automne.

M. Barnard a déjà égoutté une partie de cette terre noire, et elle est évidemment de très bonne qualité ; il ne faudrait que les soins ordinaires pour la rendre fort productive.

Mais la partie de la ferme de M. Barnard qui nous a le plus intéressé est précisément celle que plusieurs semblent dédaigner : le terrain *sablonneux*. C'est là, surtout, que M. Barnard a jusqu'ici concentré ses efforts.

Il y a trois ans, lorsque M. Barnard entreprit de cultiver et d'améliorer cette terre — un bien de famille, croyons-nous — elle était dans un état tel que, malgré sa proximité de la ville des Trois-Rivières, elle n'aurait pu se vendre cinq piastres l'arpent. La terrible chien-dent y dominait en maître, ou bien la terre était tellement épuisée que le sable *poudrait*, littéralement, et formait des bancs le long des olétoires.

Et bien ! aujourd'hui, après trois années seulement de culture améliorante, n'ayant que des ressources pécuniaires très limitées mais grâce uniquement à un travail énergique et dirigé selon les règles de la science agricole, M. Barnard obtient de belles récoltes de blé-d'inde, pour ses fourrages verts, de sèves, de pommes de terre, etc. Dans le champ où le sable s'amusait en dunes, il y a trois ans, nous avons vu nous-même des pieds de trèfle magnifiques.

Quant au chien-dent, ce qui est vraiment *surprenant*, ce n'est pas d'en voir encore quelques vestiges par-ci par-là, mais de constater qu'il y en a si peu sur une terre où tout dernièrement il ne poussait guère autre chose. M. Barnard a victorieusement résolu le grave problème du chien-dent. Il a démontré que cette mauvaise herbe, le fléau de tant de cultivateurs canadiens, peut être détruite par une culture améliorante, hersages, sarclages, etc. Nous avons vu chez lui des champs de blé-d'inde et de sèves aussi nets qu'un beau jardin.

Nous ne pouvons pas, aujourd'hui, entrer dans les détails ; mais il nous semble que ce coup d'œil général suffit pour montrer que les expériences faites par M. Barnard sur cette terre livrée au chien-dent méritent d'appeler sérieusement l'attention et l'encouragement de ceux qui s'occupent des intérêts agricoles de cette province.

Encore quelques réflexions sur un sujet important.

La semaine dernière, nous avons jeté un coup d'œil d'ensemble sur la ferme d'expérimentation de M. Barnard près des Trois-Rivières. Nous nous proposons d'entrer aujourd'hui dans quelques détails.

Il est admis, croyons-nous, que l'ap. "uvrissement général de nos terres dépend de deux causes principales : 1. une culture routinière, c'est-à-dire absence de tout asselement raisonnable : on récolte grain sur grain jusqu'à ce que la terre ne produise que des mauvaises herbes ; 2. perte incroyable de fumier faute de précautions élémentaires que n'importe quel cultivateur peut prendre.

On jette le fumier en tas à côté de l'étable ; les pluies, le lavent, le soleil le brûle, tandis que les parties liquides, les plus précieuses, s'en vont dans les rivières et les fleuves. Au printemps, ce prétendu engrais, soumis à tel traitement, ne